

# NOTICE

SUR

## LES RELATIONS DES PEUPLES MUSULMANS

AVEC LES CHINOIS,

DEPUIS L'EXTENSION DE L'ISLAMISME

JUSQU'À LA FIN DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE,

PAR

M. CH. SCHEFER.

Cette notice, qui voit le jour à l'occasion du centenaire de l'École spéciale des Langues orientales vivantes, a pour objet de rappeler des travaux dus à la plume de quelques-uns de nos prédécesseurs et d'ajouter certains renseignements à ceux qu'ils nous ont donnés sur les relations que les peuples de l'Asie centrale et occidentale ont eues avec ceux de la Chine, depuis l'extension de l'islamisme jusqu'aux premières années du xv<sup>e</sup> siècle.

Des savants qui ont été nos maîtres et dont l'enseignement a jeté un grand éclat sur notre École ont publié, sur ce sujet, des travaux qui ont fixé l'attention des orientalistes et offrent un vif intérêt.

M. Reinaud a fait paraître, en 1845, une nouvelle édition de la *Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine*, dont le texte avait été imprimé en 1811, par les soins de M. Langlès, et dont l'abbé Eusèbe Renaudot avait donné une traduction en 1718<sup>(1)</sup>. M. Ét. Quatremère a

<sup>(1)</sup> *Anciennes relations des Indes et de la Chine de voyageurs qui y allèrent dans le IX<sup>e</sup> siècle, traduit de l'arabe avec des remarques*, par Eusèbe Renaudot. Paris, 1718. Une traduction italienne de cet ouvrage a paru à Bologne en 1749, sous le titre de : *Antiche relazioni dell'Indie e della China di due Maomettani che nel secolo nono andarono. Tradotte dall'araba nella lingua francese ed illustrate con Note e Dissertazioni*

*zioni dal Signor Eusebio Benodozio ed insieme con queste aggiunte fatte italiane per un' anonimo. — Relation des voyages faits par les Arabes et les Persans dans l'Inde et à la Chine depuis le IX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne, texte arabe imprimé en 1811 par M. Langlès, publié avec des corrections et additions et accompagné d'une traduction française et d'éclaircissements* par M. Reinaud, membre de l'Institut. Paris, 1845. M. Reinaud

placé en tête de sa traduction de *l'Histoire des Mogols de Rachid Eddin* une savante préface, et il a inséré, dans le tome XIV des *Mémoires et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, le journal rédigé par un peintre nommé Ghias Eddin qui accompagna les ambassadeurs envoyés à la cour de Pékin par Mirza Châhroukh, Oulough bek, Mirza Baysangor et d'autres princes de la famille de Timour<sup>(1)</sup>.

A une époque antérieure à l'islamisme, le célèbre Many, obligé de s'enfuir des pays soumis aux princes Sassanides, s'était, dit-on, réfugié en Chine et il en avait rapporté un album de peintures auquel les Persans ont donné le nom d'*Erjeng* ارزنگ et qui était conservé dans le trésor de Ghaznah, sous le règne des successeurs du Sultan Mahmoud Yemin Eddauléh<sup>(2)</sup>.

Mahomet n'a point ignoré le nom de la Chine, car il recommanda à ses disciples d'acquérir la science, dussent-ils aller la chercher en Chine. Il avait eu quelque notion de ce vaste empire, soit par Selman Farsy ou par les membres des colonies persanes établies sur les côtes de l'Arabie, soit par les gens des ports du Yemen qui étaient en rapports fréquents avec les villes du littoral du golfe Persique où abordaient les navires naviguant dans les mers des Indes, de la Malaisie et du sud de la Chine<sup>(3)</sup>.

En l'année 22 de l'hégire (642), Yezdedjird, fils de Chehriar, réfugié à Merv après les défaites de ses armées et poursuivi par el Ahnef, envoya des messagers au Khaqan des Turks, au prince du Soghd et à l'empereur de la Chine pour solliciter leur secours et il songea même à demander un asile à ce dernier souverain. Ibn el Athir, en rendant compte du séjour d'Outbah à Bagrah, nous dit que ce lieutenant du khalife Omar y fut attaqué par les habitants d'Ouboullah qui était, à cette époque, le port où abordaient les navires venant de la Chine (14 = 635).

En 88 (706), Qoteibah ibn Mouslim eut à combattre les gens du Soghd

a publié en outre, en 1863, un ouvrage ayant pour titre : *Relations politiques et commerciales de l'empire romain avec l'Asie orientale (l'Hyrcanie, l'Inde, la Bactriane et la Chine), pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne, d'après les témoignages latins, grecs, arabes, persans, indiens et chinois.* — M. Lodovico Nocentini a fait paraître dans la première livraison de *l'Oriente*, rivista trimestrale pubblicata a cura dei professori del R. Istituto Orientale in Napoli (1894), un article intitulé : *Le Antiche Relazioni della Cina.*

<sup>(1)</sup> Notice de l'ouvrage persan qui a pour titre : *Mathla Assadein ou Madjma al bahrein et qui contient l'histoire des deux sultans Schak Roukh et Abou Saïd*, par M. Quatremère.

<sup>(2)</sup> *Kitab el Edian*, dans le premier volume de la *Chrestomathie persane*, publiée par Ch. Schefer, Paris, 1883, p. 137-143.

<sup>(3)</sup> On peut consulter, sur les colonies persanes des côtes de la mer Rouge, *l'Histoire de Djeddah*, par Abd oul Qadir ibn Ahmed el Khatib.



et de Ferghanah conduits par leur chef Kour Nebaghoun qui avait épousé une princesse chinoise.

Quelques années plus tard (96=714), Qoteibah ibn Mouslim, dans le cours d'une expédition contre Kachgar, se trouva en rapport avec le gouverneur chinois, et Ibn el Athir nous donne de curieux détails sur les entrevues du chef arabe avec ce vice-roi.

Enfin en l'année 133 (750), Hobeïch, fils de Chibl, seigneur de Khoutal, fuyant devant Abou Daoud, se réfugia en Chine.

Beladory nous apprend qu'au commencement du règne du khalife Omeyyade Omar ibn el Aziz, Djerrah el Hakemy, gouverneur du Khorassan, envoya dans la Transoxiane Abdallah ibn Moammer el Yachkoury. Celui-ci s'enfonça dans l'Asie centrale et forma le projet de pénétrer en Chine; mais au bout de quelques jours de marche, il fut entouré par les tribus turkes et obligé de revenir sur ses pas, après avoir payé une forte rançon.

Nous possédons de précieux renseignements qui seront donnés plus loin sur les navigations des Arabes dans les mers de l'Inde, de la Malaisie et de la Chine; mais les documents sur les immigrations en Chine des habitants de l'Asie centrale et des provinces soumises à l'autorité des Khalifes nous font à peu près défaut. Un écrivain persan du viii<sup>e</sup> siècle de l'hégire, Nour Eddin Mohammed Oufy, qui avait fait ses études à Boukhara et avait beaucoup voyagé, a rapporté, dans son recueil d'anecdotes intitulé : *Djami oul hikayat ou levami our rivayat* (Recueil d'anecdotes et splendeurs de récits), le fait suivant recueilli par lui dans d'anciens ouvrages arabes. Une colonie de Seyyds, descendants du Prophète, établie sur les confins de la Chine, fournissait à l'empereur des messagers ou des intermédiaires pour ses relations avec les États étrangers. Oufy nous fait connaître en ces termes les motifs qui poussèrent les descendants du khalife Aly à se fixer dans une contrée si éloignée de leur pays natal :

Tout près de la ville de Tchîn, dit-il, coule un très grand fleuve au milieu duquel est une île; au centre de cette île s'élève une place très forte habitée par des Seyyds, des descendants d'Aly et des Musulmans. Ceux-ci servent d'intermédiaires entre les Chinois et leurs coreligionnaires; les négociants se rendent dans la localité où ils résident et leur font voir leurs marchandises; elles sont expédiées par eux en Chine, et ces Musulmans en rapportent d'autres en échange. Voici la cause qui a déterminé ceux-ci à s'établir en ce pays.

À l'époque des Omeyyades, un certain nombre de Seyyds et de descendants du prince des Croyants Aly, sur qui soit la paix, émigrèrent dans le Khorassan. L'ardeur déployée par les Omeyyades pour les rechercher leur inspira les craintes les plus vives. Il ne faut



point, se dirent-ils, tomber entre leurs mains et périr inutilement. Ils se mirent donc en route et prirent la direction de l'Orient; ils n'osèrent s'arrêter que lorsqu'ils eurent atteint le sol de la Chine. Ils arrivèrent sur les rives d'un fleuve que les gardes placés en surveillance les empêchèrent de franchir. Ne pouvant retourner sur leurs pas, ils se dirent l'un à l'autre : Si nous rebroussons chemin, nous devons craindre le sabre, si nous avançons, il nous faut redouter les serpents.

En effet, le château qui s'élevait sur le bord opposé du fleuve avait dû être abandonné à cause de la multitude de ces reptiles; ils en étaient devenus les maîtres et en avaient éloigné les habitants. Il est plus facile, se dirent les Alides, d'éviter les attaques des serpents que de se soustraire aux coups du sabre. Ils se dirigèrent donc vers le château, tuèrent tous les serpents et les jetèrent à l'eau jusqu'à ce qu'ils en fussent totalement débarrassés. L'empereur de la Chine ne tarda point à reconnaître qu'il n'avait à concevoir aucune inquiétude au sujet des descendants d'Aly, et ceux-ci, dans leur détresse, lui firent leur soumission. Ils reçurent des subsides, et les ressources qui leur permirent de vivre leur furent assurées. Ils se fixèrent dans cette localité et ils eurent une nombreuse postérité qui apprit la langue chinoise. Leurs descendants servent d'intermédiaires entre l'empereur et les autres souverains<sup>(1)</sup>.

Je me bornerai à mentionner très rapidement les relations concernant la Chine qui virent le jour dans le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Les annales de cet empire nous apprennent qu'en l'année 758 de notre ère, une colonie musulmane était établie à Canton et que les Arabes et les Persans profitèrent des troubles qui désolaient la Chine pour se soulever, piller les magasins, incendier les maisons et s'enfuir par mer<sup>(2)</sup>. Quelques années plus tard, le khalife Haroun Errachid envoya une ambassade qui fut bien accueillie par l'empereur.

Le récit des voyages maritimes entrepris par les Arabes a été, ainsi que je l'ai déjà dit, traduit et commenté, en premier lieu, par Eusèbe Renaudot,

<sup>(1)</sup> Oufy nous apprend dans un autre passage qu'un ambassadeur fut envoyé à la cour de Chine par un prince musulman et que l'empereur lui prodigua les marques de la plus grande estime et de la plus haute considération. « Je trouvai à la cour de l'empereur, dit cet envoyé, une classe de gens qui étaient circoncis et attachés au service particulier des princes auxquels ils servaient d'interprètes. Le plus grand nombre d'entre eux savaient toutes les langues. De temps en temps, dit l'envoyé, l'un d'eux était dépêché auprès de moi pour me transmettre un message de l'empereur et recevoir ma réponse. »

وقتی یکی از ملوک اسلام رسول فرستاد بنزدیک ملک چین و حکایت کرد که چون ملک چینی رسیده است او را تعظیم و تجلیل نمود گفت در خدمت پادشاه جماعتی دردم که ایشانرا خنده کرده بودند و ایشان خواص ملوک بودند و ترجیح ایشان بودند و بیشتر از ایشان هر زبانها بدانی گفت یکی از ایشان گاه گاه بنزدیک من آمدی و پیغام خان بگذاردی و جواب من باز ببری

*Djami oul hikayat*, ms. du British Museum, fol. 368 v<sup>o</sup>.

<sup>(2)</sup> Cf. *L'abrégé de l'histoire chinoise de la grande dynastie Tang*, par le P. Gaubil, dans les *Mémoires concernant l'histoire et les sciences des Chinois*, Paris, t. XVI, p. 84.



puis par de Guignes<sup>(1)</sup>. Dans la première moitié de ce siècle, M. Reinaud, achevant l'œuvre commencée par Langlès, a donné le texte et la traduction de cette relation intitulée à tort : *Silsilet ou tewarikh* سلسلة التواريخ (la Chaîne des Chroniques); elle nous fournit le récit d'un marchand arabe nommé Souleyman qui visita, dans la seconde moitié du iv<sup>e</sup> siècle de l'hégire, l'Inde, les îles de la Malaisie et la Chine; elle a été revue par un certain Abou Zeyd qui a ajouté des détails recueillis par lui de la bouche d'un Qoraïchite nommé Ibn Wahhab, qui, pendant son voyage, fut reçu à Khamdan<sup>(2)</sup> par l'empereur de Chine. Le marchand Souleyman avait résidé à Khan fou, ville de la province de Tchi Kiang<sup>(3)</sup>. Khan fou servait de port à Hangtchéou fou et les Musulmans y étaient assez nombreux pour qu'un magistrat fût chargé de présider tous les vendredis à la prière publique, réciter la Khoutbèh en l'honneur du Khalife Abbasside et juger, d'après les prescriptions du Qoran, les différends qui s'élevaient entre ses coreligionnaires. L'ordre et la sécurité régnèrent dans les provinces méridionales de la Chine jusqu'au commencement du règne de l'empereur Hi tsoung; à cette époque un aventurier que les historiens arabes désignent sous le nom de Yanchou, corruption de celui de Houang tchao, se vit refusé à ses examens et leva l'étendard de la révolte. Il rassembla autour de lui les vagabonds et les gens sans aveu qu'attirait l'espoir du pillage et prit le titre de « grand général qui attaque le ciel »; puis il envahit le Fo kien et le Tchi Kiang et s'empara de Hang tchéou fou et de Khan fou dont les habitants musulmans, chrétiens et guèbres furent passés au fil de l'épée; l'année suivante, il se rendit maître de la province de Si gnan. Ayant sous ses ordres une armée de 200,000 hommes, sans compter les troupes qui suivaient ses lieutenants, il crut pouvoir attaquer la capitale de l'empire. Il l'emporta

<sup>(1)</sup> De Guignes, *Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols et des autres Tartares occidentaux*. Paris, 1756, t. II, livre VIII, p. 39.

<sup>(2)</sup> Les historiens arabes désignent sous le nom de Khamdan la ville de Si gnan fou, capitale de la province de Chen si.

<sup>(3)</sup> « Khan fou est située sur la côte septentrionale de la baie appelée San Kian Kheou, formée par l'embouchure du Tché Kiang qui donne son nom à toute la province et qu'on nomme aussi Tchiau thang Kiang. Une petite rivière venant de Hai yan lian se jette dans ce port. . . »

« Khan fou servait déjà, en 306, de mouillage

aux navires caboteurs. Sous la dynastie des Thang, vers 720 de notre ère, il y avait une amirauté. Du temps des Yuan ou Mongols de la Chine, le conseiller Yang nai oung qui résidait dans ce port y établit un tribunal de commerce, chargé de juger les différends qui pouvaient s'élever entre les négociants arrivés par mer pour y vendre leur cargaison. » J. Klapproth, *Recherches sur les ports de Gampon et de Zaythouan décrits par Marco Polo*, dans le *Journal asiatique*, t. V, année 1824, p. 40. — Cf. Pauthier, *Le livre de Marc Pol*, Paris, 1865, p. 498. — Col. Henry Yule, *The Book of Marco Polo*, Londres, 1875, t. II, p. 213 et suiv.



d'assaut, après avoir exécuté une marche rapide, massacra les princes de la famille impériale et se proclama empereur. Hi tsoung, qui avait réussi à s'échapper, rassembla dans le Sé tchouen une nouvelle armée et parvint à battre l'usurpateur; mais ses troupes commirent de tels excès que Houang tchao, revenant sur ses pas, leur infligea la plus sanglante défaite. Hi tsoung se vit alors réduit à implorer le secours du chef de la tribu turke des Cha to<sup>(1)</sup> qui, en 869, avait reçu en récompense des services rendus par lui à la dynastie des Thang le titre honorifique de *Li Koué tchang* (Splendeur de l'Empire des Li). Li Koué tchang à la tête de 10,000 Tatars attaqua, dans le courant de l'année 883, Houang tchao qui, poursuivi de province en province, périt de la main de son gendre; celui-ci fit avec toute sa famille sa soumission à Li Koué tchang<sup>(2)</sup>.

Tous les faits dont je viens de donner un résumé ont été recueillis par un écrivain dont tous les ouvrages attestent la variété et la profondeur des connaissances. Aboul Hassan Aly, plus connu sous le nom de Maçoudy, né à Bagdad dans les dernières années du 9<sup>m</sup> siècle de l'hégire, avait, au commencement du siècle suivant, visité les provinces méridionales de la Perse et de l'Inde. On peut même inférer d'un passage écrit avec peu de clarté, qui se lit dans son ouvrage des *Prairies d'or*, qu'il avait vu les îles de la Malaisie et atteint peut-être les côtes du Sud de la Chine. Il avait consigné dans deux de ses ouvrages aujourd'hui perdus : *Les histoires du temps et les annales des peuples anciens* et le *Livre moyen*, tout ce qu'il avait pu apprendre au sujet des contrées de l'Extrême-Orient.

Maçoudy donna la seconde édition de son ouvrage des *Prairies d'or* en 332 (943), deux ans avant sa mort; il nous dit qu'à cette époque, l'empereur

<sup>(1)</sup> Le P. Gaubil, de Guignes, Klaproth et M. Reinaud, ont émis l'opinion que le nom de Cha tho désigne la tribu turke des Tagaguz qui étaient les maîtres des pays s'étendant depuis le Khorassan jusqu'à la Chine. On peut consulter, sur les Tagaguz, Maçoudy, *Les Prairies d'or*, trad. par M. Barbier de Meynard, t. I, p. 214, 288, 299 et *Abou Dolef Misouris ben Mokhalhal de itinere Asiatico commentarius recensuit et nunc primum editit Kurd de Schloetzer*, Berlin, 1845, p. 11.

<sup>(2)</sup> Ibn el Athir a donné également quelques détails sur la révolte de Houang tchao qui est liée en 264 de l'hégire (877). Cf. *El Kamil fit*

*tariikh*, éd. de M. Tornberg, t. VII, p. 221. Ibn el Athir, ainsi que Maçoudy, donne à l'empereur de la Chine le titre de Baghbour qu'il traduit par Fils du Ciel ابن السماء. *Bagh* dans l'ancien persan a la signification de divinité, de souverain et pour celle de fils. L'empereur de la Chine est désigné par les auteurs orientaux sous le nom de Faghfour, nom qui a été ensuite donné à la porcelaine. On lit, dans le *Mafetik oul ouloum d'Abou Abd Allah Mohammed ibn Ahmed ben Yousof el Kharezmy*, publié par M. G. van Vloten *وذلك يسمى الملك بن وهكذا الامام والحرير وده حتى ملك الصين بن جوز اي ابن الملك*. Leyde, 1895, p. 116.



de la Chine n'exerçait sur les gouverneurs des provinces qu'une autorité nominale et qu'il résidait dans la ville de Khamdan. Il nous apprend aussi que, dans la première moitié du IV<sup>e</sup> siècle de l'hégire, les jonques chinoises abordaient à Oman, à Siraf, sur la côte du Bahreïn et celle de la Perse et remontaient le Chatt el Arab jusqu'à Ouboullah. Les navires partis des ports du golfe Persique se rendaient dans les ports du Sud de la Chine, à Khan fou et à Zeïtoun<sup>(1)</sup>, après avoir relâché à Kallah qui se trouvait à peu près à la moitié du chemin.

Maçoudy nous fait aussi savoir que la route qui mène du Khorassan à la Chine était fréquentée. Tous les ans, dit-il, au retour de la belle saison, les gens qui se disposaient à entreprendre le voyage de l'Extrême-Orient se réunissaient dans le Soghd, dans une vallée s'ouvrant entre les montagnes qui produisent le sel ammoniac et se prolongent pendant l'espace de 40 ou 50 milles. Là, ils faisaient marché avec des porteurs qui se chargeaient, moyennant un prix élevé, du transport de leurs bagages qu'ils plaçaient sur leurs épaules. Ils tenaient à la main un bâton avec lequel ils stimulaient le voyageur marchant devant eux, de crainte que, vaincu par la fatigue, il ne vint à s'arrêter et à périr dans ce passage dangereux.

La distance du Khorassan à la Chine, en suivant la route de terre, était d'environ quarante journées de marche, en passant alternativement par des pays bien cultivés et par des déserts, par des terres fertiles et des plaines de sable.

Il y avait aussi, ajoute-t-il, une autre route qui pouvait être franchie par les bêtes de somme dans l'espace de quatre mois; les voyageurs devaient, pour leur sécurité, se placer sous la protection des chefs des tribus turques. J'ai rencontré à Balkh, ajoute Maçoudy, un beau vieillard aussi distingué par son discernement que par son esprit, qui avait fait plusieurs fois le voyage de la Chine sans jamais prendre la voie de la mer. J'ai connu également dans le Khorassan plusieurs personnes qui s'étaient rendues du pays de Soghd au Tibet et en Chine par les mines d'ammoniac<sup>(2)</sup>.

Les détails fournis par Maçoudy sur la Chine sont en grande partie empruntés à la relation de Souleyman et d'autres ont été ensuite recueillis par lui

<sup>(1)</sup> Zeïtoun est la corruption du nom chinois de Tseu thoung. Cette ville avait reçu cette dénomination, dit Klaproth, parce qu'au temps de la construction de son enceinte, on y planta en dehors des épines ou *tseu* et des arbres appelés *thoung*. Tseu thoung est resté depuis cette époque le nom vulgaire de la ville (*Recherches sur les ports de Gampou et de Zaitoum*) et le nom officiel de Tseu thoung est Tsiouen tchéou.

On peut consulter sur ce point *The Book of Marco Polo*, publié par le colonel Yule qui a résumé dans une note substantielle tous les renseignements qu'il a pu recueillir. *The Book of Marco Polo*, Londres, 1875, t. II, p. 219 et suiv. — *Voyages d'Odoric de Pordenone*, Paris, 1891, p. 274-281.

<sup>(2)</sup> *Les Prairies d'or*, trad. par M. Barbier de Meynard, t. I, p. 347 et suiv.



de la bouche d'Abou Zeyd, fils de Mohammed, qui était venu se fixer à Baçrah en l'année 303 (915). Les renseignements donnés par Maçoudy ont été, pour la plus grande partie, reproduits par les géographes et les historiens qui l'ont suivi. Nous aurions, sans doute, aussi trouvé des notions fort étendues et fort curieuses dans le volumineux ouvrage portant le titre de : *Description des routes destinée à faire connaître les différents pays*, composé à la fin du IX<sup>e</sup> siècle ou au commencement du X<sup>e</sup> siècle de notre ère, par Abou Abdallah el Djeihany qui fut le vizir de l'émir Samanide Nasr ibn Ahmed; malheureusement cet ouvrage n'est pas parvenu jusqu'à nous.

Tous les écrivains orientaux qui se sont occupés de la Chine sont unanimes à vanter l'habileté des Chinois dans toutes les industries, et surtout dans la peinture, la sculpture et la fabrication des étoffes les plus riches et les plus fines.

Les rapports commerciaux ne furent interrompus ni pendant les troubles qui désolèrent la Chine, ni pendant les guerres qui ensanglantèrent l'Asie centrale à l'époque de la chute de la dynastie des Samanides. On voit en effet mentionnés dans les anciennes relations les tissus délicats, les ouvrages en ivoire et les curiosités de la Chine qui étaient importés dans le Khorassan<sup>(1)</sup>. Lorsque le chef Seldjoucide Toghroul bey releva les ruines de Rey, qui avait été la résidence de l'émir Bouide Medjd Eddaulèh, il trouva dans le palais de ce prince des selles en or enrichies de pierreries et deux vases de Chine remplis de pierres précieuses (434—1042)<sup>(2)</sup>. Nous voyons aussi figurer dans l'inventaire des trésors du Khalife Fatimide Mostancir billah des pièces de porcelaine et des objets de prix qui avaient été apportés dans les ports de la mer Rouge par des navires faisant le voyage de la Chine.

Un écrivain né à Cordoue, Aboul Qassim Said, qui mourut dans cette ville en 462 (1069), a écrit un traité intitulé : *L'explication relative aux différentes*

<sup>(1)</sup> « On trouve chez eux toutes sortes d'étoffes dont quelques-unes sont apportées dans le Khorassan, avec de merveilleuses curiosités. Leurs marchandises consistent en résine, en encens, en ambre jaune provenant du pays des Slaves. C'est une résine que rejette la mer des Slaves. » *Djami oul kikayat*, fol. 368 v°.

وینزدیک ایشان انواع جامه‌هاست که بعضی از آنها  
ببلاد خراسان آرند با انواع ظریف گیسب و متاع  
ایشان حاج باشد و کندر و کهربای قصوی صقلی و آن  
صمغ درختیست از درهای صقالیه

<sup>(2)</sup> « Toghroul bek donna l'ordre de rebâtir la ville de Rey, qui avait été ruinée. On trouva dans le palais du gouvernement des selles en or ornées de pierreries, deux grands vases de Chine pleins de pierres précieuses et des richesses considérables. »

وامر طغرلیک بهارۃ البری وکانت قد خوبت فوجدت ذ دار  
الهارة مراکت لذهب عجمیة ویرلیدین صینی هلیة جوهرا  
ومانا کنیرا

*Kamil fit tarikh*, t. IX, p. 348.



*classes des nations* التعريف بطبقات الامم. Il a consacré un chapitre à l'origine des Chinois, à leurs qualités et à leur habileté de mains pour les travaux artistiques. Un autre écrivain, compatriote et contemporain de Saïd, Abou Amr Youssef ibn Abd el Barr el Nemry, plus connu sous le nom de Hafiz el Gharb, a rédigé, de son côté, un traité d'ethnographie qu'il a fait paraître sous le titre de : *El qaçd ouel amem fit ta'arif biouçoul ensab il arab ouel adjem oue men ewwel tekallama bil arabieh min el oumem* « Le dessein et le projet de faire connaître les origines des races arabes et étrangères et le peuple qui le premier a parlé la langue arabe » الغصد والامم في التعريف باصول انساب العرب والمجم ومن اول من تكلم بالعربية من الامم.

Je crois devoir mettre sous les yeux du lecteur le texte et la traduction du chapitre consacré aux Chinois, car il me paraît contenir une allégation relative au culte des ancêtres déjà émise par Maçoudy, ainsi qu'un passage pouvant faire supposer que les Musulmans ont eu quelque notion des Aïnos et des peuples habitant le Nord de la Chine.

La Chine, dit Abd el Barr, est une vaste contrée renfermant, assure-t-on, plus de trois cents grandes villes toutes bien peuplées, sans compter les bourgs et les villages. Quand on se rend en Chine, on est obligé de traverser sept mers dont la première est la mer du Fars; chacune de ces mers a une couleur, des vents et des poissons qui lui sont particuliers. La Chine est un pays rempli d'innombrables merveilles. Sa population doit son origine à une branche de la famille des Beni Amour, fils de Japhet, qui se dirigea vers la Chine. Amour construisit un navire pareil à l'arche de son aïeul Noé, sur qui soit la paix; il s'y embarqua avec sa femme et son fils et navigua jusqu'à ce qu'il eut atteint les côtes de la Chine. Lui et son fils fondèrent des villes, promulguèrent des lois et créèrent de délicates et charmantes industries; ils exploitèrent des mines d'or et firent naître des merveilles de toute sorte. Le règne d'Amour dura trois cents ans; son fils Sayn régna pendant cent ans. C'est lui qui donna à son empire le nom de Syn. Il fit enfermer le corps de son père dans une statue d'or qu'il plaça sur un trône de même métal autour duquel on marchait processionnellement. Cette cérémonie est devenue obligatoire pour tous les souverains qui ont régné en Chine; on traça ensuite leurs images qui furent placées dans les temples. Les Chinois suivaient alors la religion des Sabéens, puis ils adorèrent les idoles et adoptèrent ensuite les pratiques des Indiens. Mais précédemment, ils avaient adoré leurs souverains dont les corps étaient enfermés dans des statues d'or et devant lesquelles ils se prosternaient.

Ils ont eu parmi eux des savants qui ont disserté sur l'astronomie, la médecine, les arts et un grand nombre des sciences de l'Inde. La capitale de l'empire porte le nom de Ançou; elle est située à la distance de trente journées de marche de Khan fou, où viennent aborder les navires marchands. Les habitants de la Chine ont le teint blanc tirant sur le jaune et le nez épaté. Ils ne considèrent pas l'adultère comme un acte illicite. Dans la répartition des héritages, les filles sont avantagées au détriment des garçons. Lorsque le



soleil entre dans le signe du Bélier, les Chinois célèbrent une fête dont la durée est de sept jours; ils se livrent alors à des excès de nourriture et de boisson. Les parures les plus estimées parmi eux sont faites avec la corne du rhinocéros qui, lorsqu'on la coupe, présente à l'œil des figures singulières et variées. Les Chinois en font des plaques de ceinture qui atteignent le prix de 1,000 micpals d'or. Ils accordent si peu de valeur à l'or qu'ils l'emploient à orner les brides de leurs chevaux et à faire des chaînes pour leurs chiens. C'est en Chine que sont tissées les étoffes brodées d'or.

Au delà de Sin Essin, on rencontre des peuplades qui vont complètement nues et n'ont que leurs cheveux pour couvrir leur corps; d'autres ont la peau couverte de poils, d'autres enfin sont glabres et ont la peau lisse. Une de ces peuplades a le teint rouge et les cheveux roux. Quelques-unes d'entre elles se réfugient dans des cavernes et, par crainte de la chaleur du soleil, y demeurent tant que cet astre n'est pas sur son déclin. La nourriture de ces peuples consiste en un végétal ressemblant à la truffe, en poisson de mer et en herbes. Ces tribus ont pour voisins du côté du Nord des hommes au teint blanc, aux cheveux roux, vivant en état de nudité et s'accouplant quand ils y sont incités par leurs désirs comme des animaux, sans que personne essaye de l'empêcher<sup>(1)</sup>.

ذكر ملوك الصين + قالوا بلد الصين واسع بغال ان فيه ثلثمائة مدينة ونيغيا عامرة كلها سوى  
الغري والرسانيق ومن خرج اليها قطع سبعة اجمر لكحل بحر منها لون وزج ومك ليس في غميرة اول  
بحورهم بحر فارس وفي الصين عجائب كثيرة والاصل في ذلك ان قوما من بنى عامور بن بافت قطعوا الى  
ناحية الصين وكان عامور قد عمل فلكتا حكي به سفينة جدته نوح صلى الله عليه وسلم فركب فيها  
هو واهله وولده وفتح البحر الى الصين فبنى هو وولده المدائن وعملوا للحكم ورتابق الصناعات  
ولطيفها واناروا معادن الذهب وعملوا العجائب وملكهم ثلثمائة سنة وملك بعده ابنه صابن مائة سنة  
وبه سميت الصين فجعل جسد ابيه في تمثال ذهب على سرير من ذهب فاقاموا بطوفون به نصار  
ذلك رسم كل ملك يملكهم وصوروا صورهم في هياكلهم فهم على دين الصابئين ثم عبدوا البددة  
بعد ذلك اقتفاء بافعال الهند ومن قبل ذلك عبدوا ملوكهم وكانوا يجعلون اجسادهم في تماثيل من  
ذهب ويحيدون لها وفيهم حكام تكلّموا في الغلك وفي الطلّ والصنعة وكثير من علوم الهند  
ومدينتهم الكبرى التي بغال لها انصوا بينها وبين خائفوا التي ينزلها مراكب التجار ثلثون يوما  
واهل الصين بيض الى الصغرة فطس يبيحون الربا ولا يتكروا شيئا منه وبورثون الاثنى اكثر من

<sup>(1)</sup> Les Aïnos ont été, depuis quelques années, l'objet de nombreux travaux intéressants. Je citerai parmi eux : L. de Rosny, *Mœurs des insulaires de Yezo et des îles Couriles. Extrait des ouvrages japonais et des relations des voyageurs européens*. Paris, 1857. — Mermet de Cachon, *missionnaire. Les Aïnos, origine, langue, mœurs, religion*. Paris, 1863. — Duchâteau, *Notice sur les Aïnos, insulaires de Yezo et des îles Kouriles*.

Paris, 1874. — Heinrich von Siebold, *Ethnologische Studien über die Aïnos auf der Insel Yezo*. Berlin, 1881. — Dr B. Scheube, *Die Aïnos*. Yokohama, 1882. — Mac Ritchie, *The Aïnos*. Leyden, 1892. — Rev. John Batchelor, *The Aïnos of Japan, religion, superstitions and general history*. London, 1892. — A. H. Landoe Savage, *Alone with the hairy Aïno*. London, 1893.



الذكر ولهم عيد عند دخول الشمس للحمل يأكلون كثيراً فيه ويشربون سبعة أيام وأشرف حلبيهم من قرن الكركدن لانها متى قطعت قرونها ظهر فيها صور عجيبة مختلفة فيتحذون منها مناطق تبلغ المنطفة منها أربعة الان منغال ذهب والذهب عندهم هين عليهم حتى يتخذون منه لحم دوابهم وساسل كلابهم ولهم ثياب للتربر المنسوجة بالذهب ووزراء صين الصين امم عراة ومنهم امه يلتحفون بشعورهم وامم زعر لا شعر لهم وامم حجر الوجوه شعر الشعور وامم اذا طلعت الشمس هربوا الى مغارات بأوون اليها من حر الشمس ولا يخرجون حتى تدور الشمس الى الجانب الشرقي واكثر ما يأكلون نبات يشبه الكفاة وسبك البحر وحشائش الارض ويحاربهم من ناحية الشمال امم بيض شعر عراة يتناكحون كما تتناكح البهايم ويجمع الجماعة على الواحد لا يجمع احد ممن يريد ان ينالها

Sam'any, dans son *Kitab oul Enssab ou Livre des lignages et des attributions*, nous a conservé le nom de trois personnages qui avaient résidé en Chine; l'un était Ibrahim ibn Ishaq, originaire de Koufah, qui avait demeuré dans l'Empire du milieu pour les intérêts de son commerce et avait été surnommé Siny (le Chinois); l'autre était Aboul Hassan Saad el Khaïr el Ançary, Espagnol de naissance, qui s'était rendu du Maghreb en Chine. Aboul Hassan Saad el Khaïr était un jurisconsulte doué de rares qualités, maître d'une grande fortune et qui avait étudié les traditions sous la direction d'Aboul Khattab ibn Bouthr. Aboul Hassan Saad el Khaïr mourut en 541 (1146). Enfin le troisième était Abou Amr Hamid ibn Mohammed Echecheïbany, plus connu sous le nom de Hamid le Chinois. Il était versé dans la science des traditions; Sam'any déclare ne pas savoir si le surnom de Siny lui a été donné parce qu'il était né en Chine ou parce qu'il y avait fait un voyage<sup>(1)</sup>.

Les renseignements relatifs à la Chine recueillis par les écrivains musulmans deviennent plus abondants et plus précis, à partir de l'époque où Djen-guiz Khan parut sur la scène du monde. Les expéditions de ce conquérant dans les provinces du nord de la Chine, celles de ses fils et de ses petits-fils, l'établissement en Chine de la dynastie mogole dont Qoubilay Quân fut le premier souverain et celui des Ilkhanys de Perse dont Houlagou Khan, frère de

<sup>(1)</sup> Yaqout a reproduit mot pour mot l'article de Sam'any et l'a inséré dans son *Moulfem oul bouhdan*, t. III, p. 444 sub voce الصين.

L'Espagne est désignée par les anciens géographes chinois sous le nom de Moulan pi, le pays des Mourabit ou Almoevides. On peut en induire que, pendant la durée de cette

dynastie (448-541 = 1056-1147), les ports de la Chine étaient fréquentés par de nombreux Musulmans originaires de l'Espagne et du Maghreb. *Die Länder des Islam nach chinesischen Quellen von Prof. Dr. Friedrich Hirth*, dans le V<sup>e</sup> volume du *Toung-Pao*. Leyde, 1894.



Qoubilay, fut le fondateur, ont été exposés dans plusieurs histoires officielles écrites par l'ordre de ces princes. Je citerai en premier lieu le *Djihan Kou-chay* جهان کشای (annales du conquérant du monde), rédigé par Ala Eddin Atha Melik qui, sous le règne des premiers princes Ilkhanys, fut employé dans l'administration et devint gouverneur des provinces de l'Iraq et du Khouzistan dont Bagdad était la capitale. Chihab Eddin Abdallah, fils de Fazl Allah, auquel le sultan Oldjaïtou accorda le titre honorifique de Vassaf oul Hazret (le panégyriste de la majesté royale), écrivit ensuite, en un style très relevé, un ouvrage auquel il donna le titre de *Tedjziet oul ençar ou tezdjiet oul a'çar* تجزیة الامصار وترجمة الاعصار (le partage des grandes provinces et le succès des temps). Enfin, en l'année 700 de l'hégire (1300-1301) le sultan Mahmoud Qazan Khan chargea le vizir Fazl Allah Rachid Eddin de rédiger l'histoire des tribus mongoles et turkes, non seulement d'après les documents historiques écrits en langue et en caractères mogols conservés dans les archives de l'État, mais aussi d'après les renseignements qui lui seraient donnés par les lettrés chinois, indiens, qiptchaqys et ouïgours établis à sa cour. Rachid Eddin se conforma à cette injonction et donna à son ouvrage le titre de *Djami out tewarikh* جامع التواريخ (le livre qui réunit toutes les annales). Il nous apprend dans sa préface que son ouvrage n'était point terminé d'après les renseignements fournis par les savants de l'Inde et de la Chine, quand Qazan Khan mourut le 11 chewal 703 (17 mai 1304); il y mit la dernière main pendant le règne d'Oldjaïtou<sup>(1)</sup>.

<sup>(1)</sup> Un écrivain persan, Aboul Qassim Abdallah ibn Aly el Kachany, qui a écrit une *Histoire d'Oldjaïtou* dont je possède un exemplaire, revendique en ces termes la composition du *Djami out tewarikh*: « Le vendredi dix du mois de chewal 704, le Ministre de l'Iran, le Khadjeh Rachid Eddin soumit à l'appréciation de l'Empereur, par l'intermédiaire de juifs maudits, l'ouvrage du *Djami out tewarikh* que j'avais rédigé, moi qui suis voué à l'infortune. Le Khadjeh reçut en récompense la valeur de 50 toumans en domaines, villages et propriétés foncières. Il touche tous les ans en argent une somme de 20 toumans libre de toute charge, provenant des revenus et des redevances de ces propriétés. Violant la promesse qu'il m'avait faite, il ne me donna point un dirhem, malgré tous mes efforts et tous mes soins pour ras-

sembler les matériaux de cet ouvrage pendant le cours de plusieurs années. J'ai supporté beaucoup de peines et de fatigues, mon maître se les est attribuées et a fait disparaître mon nom. Il a été l'objet de grandes marques de faveur et il a recueilli les gratifications. »

وآدميه دهم شوال ۷۰۴ دستور ايران خواجه رشيد الدين كتاب جامع التواريخ كه تاليف وتصنيف ابي بيچاره بود بخدمت جهودان مرزود بر راي پادشاه عرضه كرد و جائزه آن پنجاه تومان مال از املاك ودينه وضياع بستند وهر سال از محصول مستدركات ورتبوع ارتقعات آنجا بيست تومان نقد عفوآ صلفاً بوي م رسد و با وجود و عده يك درهم به مولف ومصنف آن نداد كه سق بليغ وجهد اجمع نموده بود وسائها جمع كرده رنج من برده ولي محكوم من آن نام خوبشني بردار كرد وفراول نواختن وسيرعامشني يافت

*Tarikh Oldjaïtou*, fol. 10.



Ce prince, après avoir lu l'ouvrage qui lui fut présenté par son vizir et en avoir corrigé quelques passages, lui fit observer qu'il avait auprès de lui un grand nombre de lettrés, d'astronomes et de personnages versés dans les sciences historiques, originaires de la Chine, de l'Inde, du Kachmir, du Tibet et du pays des Francs. Chacun de ces savants possédant les annales de sa patrie, il lui semblait opportun de faire composer un abrégé de l'histoire générale de toutes ces nations. Rachid Eddin se rendit au désir de son maître et rédigea pour son *Djami out tewarikh* un appendice contenant dans sa première partie l'histoire des prophètes, des rois et des tribus arabes jusqu'à la chute de la dynastie des Abbassides; l'autre partie, dit Rachid Eddin, fait connaître, avec les détails les plus circonstanciés, la détermination précise des limites assignées à chacun des sept climats, la division et l'étendue des vastes parties du globe, ainsi que la description exacte de la plupart des villes, des mers, des lacs, des vallées et des montagnes, avec l'indication des longitudes et des latitudes. « Pour rédiger cette partie de notre travail, ajoute-t-il, nous ne nous sommes pas contentés de recueillir avec critique et discernement ce qui se trouvait consigné dans les meilleurs ouvrages de géographie; nous avons interrogé les hommes les plus instruits et ceux qui avaient vu par eux-mêmes les différentes contrées; nous avons inséré dans notre narration les renseignements que nous ont fournis les savants de l'Inde, de Tchîn, de Matchin et du pays des Francs et qui sont extraits fidèlement des ouvrages écrits dans les langues de ces différentes nations, en sorte que nous pouvons nous flatter de n'offrir à nos lecteurs que des choses parfaitement vraies. Enfin nous avons eu soin d'indiquer exactement la position des lieux de poste (*iam*) afin d'en faire dessiner la figure <sup>(1)</sup>. »

La portion la plus intéressante du complément du *Djami out tewarikh* est, sans aucun doute, après la partie géographique, celle qui est consacrée à l'histoire des dynasties chinoises. Les relations littéraires entre les pays musulmans et ceux de l'Extrême-Orient étaient nulles; Rachid Eddin nous apprend que lorsque Houlagou quitta l'ordou de son frère Mangou Qaân pour marcher contre les Ismayliens et renverser le trône du dernier Khalife Abbasside, il était accompagné par des lettrés et des astronomes chinois; après la prise du château d'Alamout, il donna l'ordre à Nassir Eddin Thoussy, vizir de Khourchâh, le dernier des chefs des Ismayliens, de composer une table astronomique en s'aidant des connaissances d'un astronome nommé Fo men dji

<sup>(1)</sup> *Histoire des Mogols*, traduite par M. Et. Quatremère, Préface, p. 63.



auquel l'étendue de son savoir avait fait donner le surnom de Singsing, c'est-à-dire versé dans toutes les sciences<sup>(1)</sup>. Notre auguste souverain, ajoute Rachid Eddin, ayant donné l'ordre de composer le présent ouvrage, a voulu que l'histoire de la Chine y fût insérée et il a chargé deux lettrés nommés Li tachy et Koum Kasan, qui sont versés dans la connaissance de la médecine, de l'astronomie et de l'histoire et possèdent un grand nombre de volumes historiques, de rédiger un abrégé pouvant figurer dans cet ouvrage. Cet abrégé fut composé en prenant pour base les annales écrites par trois auteurs dont l'exactitude défie toute critique. Ils se nommaient l'un Fohin Khochang; Fohin est son nom et Khochang un mot qualificatif qui a la signification de lama. Il était né dans la ville de Tayneman djou. Le second s'appelait Fi djou Khochang et était originaire de Fin djou. Le troisième était Sen djoun Khochang, et il avait vu le jour à Lao Kin. Après avoir parlé dans les termes les plus flatteurs de l'œuvre de ces trois écrivains, Rachid Eddin nous fait connaître les procédés xylographiques dont les Chinois se servaient pour l'impression de leurs livres, procédés qui, par conséquent, étaient connus en Perse dans les premières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Il nous apprend enfin que les Chinois placent les portraits des empereurs les plus célèbres au-dessus de leurs noms et que, dans son livre, il se conformera à cet usage. *Le Djami ou tewarikh* a eu le sort de tous les ouvrages volumineux. Il a été abrégé et une édition de ce travail, due à la plume d'Abou Souleyman Daoud, plus connu sous le nom de Fakhri Benaket (la gloire de Benaket) et auquel le Sultan Qazan avait donné le titre de *Mélik Echchouara* (roi des poètes), parut en 717 (1317) une année avant la mort tragique de Rachid Eddin<sup>(2)</sup>.

Si l'influence des lettrés chinois, mogols et ouïgours se fit sentir à la cour des princes Ilkhanides, celle des Musulmans de la Perse et de l'Asie centrale fut, pendant une assez longue période, prépondérante auprès de Qoubilay Qaân. Cette influence s'était déjà manifestée à l'époque de Djengouiz Khan. Ce

<sup>(1)</sup> Rachid Eddin a donné sur la chronologie des Chinois des détails qui ont été reproduits par Benakety dans son abrégé du *Djami ou tewarikh*. Cf. *l'Historia sinensis*, d'André Muller, p. 7 et 8 du texte persan et p. 10 de la *Traduction latine*. Le P. Gauthier a écrit un *Traité de la chronologie chinoise*, divisé en trois parties, et publié en 1814 par les soins de M. Silvestre de Sacy.

<sup>(2)</sup> Abraham Muller, fils d'André Muller, a fait paraître à Léna en 1689, sous le titre de :

*Historia sinensis*, le texte du chapitre consacré à la Chine par Benakety. André Muller attribuait à toet au Qodî Nassir Eddin Abou Sayd Abdallah Beidhawy la composition de l'ouvrage dont il donnait un extrait.

M. Quatremère qui a relevé cette erreur n'a point eu à sa disposition l'abrégé de Benakety : il a traduit dans la Préface de *l'Historia des Mogols*, p. 75 et suivantes, le texte donné par André Muller.



conquérant avait épargné, dans les massacres qui suivirent la prise des villes de la Transoxiane et de la Perse, les savants et les artisans dont les connaissances ou l'industrie lui semblaient pouvoir être utiles aux peuples soumis à sa domination. Ses fils et ses petits-fils, de leur côté, admirèrent à leur service des étrangers venus de tous les pays et les Musulmans étaient, parmi eux, les plus nombreux et les plus considérés. Ils fournirent des ministres, des généraux, des gouverneurs de provinces, des médecins, des astronomes et des savants versés dans toutes les branches des connaissances humaines<sup>(1)</sup>. Ils occupèrent à la cour de Qoubilay Qaân et à celle de ses successeurs des situations considérables. Ce prince avait confié le pouvoir à deux ministres dont l'un était Chinois, l'autre Musulman. Celui-ci nommé Ahama (Ahmed) était originaire de la ville de Benaket. Il réussit par ses intrigues à amener la disgrâce de son collègue et à provoquer sa mort. Grâce à lui, Qoubilay Qaân témoigna aux Musulmans une faveur spéciale et prodigua à leurs savants les marques de sa bienveillance. Leur pouvoir excita la jalousie des sectateurs des autres religions et l'un d'eux, auquel le Qaân avait accordé la parole dans une de ses audiences, eut la hardiesse de lui dire : « Les Musulmans sont les mortels ennemis de Votre Majesté, car leur prophète considère comme obligatoire le meurtre de tous ceux qui ne sont point soumis à ses lois. On lit, en effet, dans leurs livres : « Combattez jusqu'à la mort ceux qui donnent un associé à la divinité. Comment peuvent-ils vous aimer en obéissant à de pareils préceptes ? » Ces paroles inspirèrent à Qoubilay Qaân une profonde aversion pour les Musulmans et il les soumit à toutes sortes de vexations : mais Hamid Eddin Samarquandy, un des savants les plus illustres de son temps, obtint par l'intermédiaire du vizir Ahmed Benakety une audience du Qaân et il parvint à lui persuader que les paroles de Mahomet s'appliquaient aux polythéistes de l'Arabie et de la Perse et non point aux Mogols.

Hamid Eddin fut comblé de cadeaux à la suite de cette audience et Qoubilay témoigna de nouveau une grande bienveillance aux Musulmans<sup>(2)</sup>.

Les annales chinoises et Marco Polo nous apprennent que deux ingénieurs, nommés Ala Eddin de Mossoul et Ismayl de Hilléh ou de Hérat, prirent une

<sup>(1)</sup> Qoubilay Qaân fonda en 1289 à Tatou, nom chinois de Khan-Baligh, un collège dont la direction fut confiée à des Musulmans. (Le R. P. Gaubil, *Histoire de Gentchiscan et de toute la dynastie des Mangous ses successeurs*, tirée de l'histoire chinoise, Paris, 1739, p. 210.)

<sup>(2)</sup> Selon d'autres auteurs, la colère de Qoubilay Qaân contre les Musulmans fut provoquée par le refus fait par quelques-uns d'entre eux de toucher à des mets que l'empereur leur avait envoyés de sa table.



part active au siège de Sangyang en 1269, et contribuèrent à la prise de cette ville. Nous voyons en 1283 le prince Siantar (Djihandar), suivi des généraux Nasoulating (Nassir Eddin), fils d'Omar, de Qouly et d'autres officiers des pays de l'Occident, se rendre, à la tête d'une armée de la province du Yunnan, dans le royaume de Mien (le Pégu). Un autre Musulman, nommé également Nassir Eddin, était, à peu près à la même époque, intendant des finances, et en l'année 1302, pendant la septième lune, Oupouting (Qouthb eddin) fut nommé ministre d'État<sup>(1)</sup>.

Dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle un fonctionnaire, attaché à la chancellerie du Kafil es Salthanèh ou vice-roi de la Syrie, composa une très volumineuse encyclopédie à laquelle il donna le titre de *Messalik oul abçar fi memalik il emçar* (les chemins des yeux pour parcourir les provinces des grands États). Cet ouvrage, dont un exemplaire à peu près complet est conservé dans une des bibliothèques de Constantinople, compte plus de trente volumes. Il y en a deux qui, sous le rapport géographique, offrent une réelle importance.

L'auteur, Aboul Abbas Ahmed Chihab Eddin el Omary, était né à Damas et faisait remonter sa généalogie jusqu'au khalife Omar. Son père, Yahia Mouhy Eddin, remplit les fonctions de vizir à la cour des sultans Bibars et Qelaoun. Appelé au Caire pour y être mis à la tête du bureau de la correspondance secrète pour l'Égypte, il mourut dans cette ville en 737 (1338), à l'âge de 93 ans. Son fils Chihab Eddin lui succéda dans ses fonctions; mais, tombé en disgrâce, il fut exilé à Damas où il mourut en 749 (1343).

Ahmed Chihab Eddin a recueilli tous les renseignements qu'il donne sur la Chine de la bouche soit des marchands, soit des gens de loi de l'Iraq, de la Perse et de la Transoxiane qui avaient visité cet empire. Nous trouvons dans son récit la preuve que, sous la dynastie mogole, il était largement ouvert au commerce et aux investigations des Musulmans<sup>(2)</sup>.

<sup>(1)</sup> Rachid Eddin nous apprend que le Qain fit venir de Damas un ingénieur qui fut accompagné par ses trois fils, Abou Bekr, Ibrahim et Mohammed, ainsi que par ses ouvriers. Il fit construire sept grandes machines de guerre qui battirent la place forte de Sayan fou, sur la frontière de Manzi, et amenèrent sa reddition. Je place à la fin de cette notice la reproduction d'une monnaie chinoise représentant une de ces machines de guerre et l'ingénieur qui la manœuvra.

<sup>(2)</sup> Les historiens orientaux nous apprennent

que les marchands musulmans conduisaient en Chine des chevaux et y portaient des oiseaux dressés pour la chasse, des bijoux et même des verreries émaillées d'Alep.

Chihab Eddin rapporte le fait suivant :

وحكى في القاضل نظام الدين ابو الفضايل يحيى بنى  
الحاكم قال قصد رجل منكور قور خان بزجاج عمل حباب  
يوصل اليه فقدم له فشرب و بعض اوليته فاقببه ما نسق  
من جواهر الزجاج من حجرة الشراب.

« L'éminent Nizam Eddin Aboul Fadhaïl Yahia ibn el Hakim m'a raconté qu'un individu alla



« Nous avons rapporté, dit Chihab Eddin, que le Grand Qaân est le successeur du trône de Djenghiz Khan. Il a pour capitale, aux extrêmes confins de l'Orient, la ville de Khan Baligh dans le Khita. Il est le plus puissant des souverains du Touran qui fut, dans l'antiquité, le berceau de la race turke. C'est aussi dans ces régions ou dans leur voisinage que vécut Afrasyab.

« Le Qaân ne compte cependant plus au nombre de ses possessions les pays qui forment actuellement l'apanage de ses deux cousins dont nous avons déjà parlé. Ceux-ci le consultent toujours et il est comme leur Khalife. S'il se produit dans leur pays un événement important tel qu'une bataille ou, en punition de ses fautes, l'exécution d'un grand émir, ils lui transmettent toujours leur rapport ou leur jugement, non pour lui demander une autorisation, mais pour suivre un usage scrupuleusement observé par eux.

« L'éminent Nizam Eddin Aboul Hakim, secrétaire au service du sultan Abou Saïd, dit que le Grand Qaân écrit encore aux trois souverains de sa famille pour leur recommander l'union et la concorde. Dans sa correspondance, son nom précède toujours le leur, et quand ils lui répondent, ils commencent toujours par écrire le sien. Ils reconnaissent en tout sa prééminence.

« On emploie dans le Khita, en guise de monnaie, des morceaux d'un papier de forme allongée fabriqué avec des filaments de mûriers sur lesquels est imprimé le nom de l'empereur. Lorsqu'un de ces papiers est usé, on le porte aux officiers du prince et, moyennant une perte minime, on reçoit un autre billet en échange, ainsi que cela a lieu dans nos hôtels des monnaies, pour les matières d'or et d'argent que l'on y porte pour être converties en pièces monnayées.

« Les Chinois sont des artisans merveilleux qui produisent des ouvrages d'une finesse remarquable. C'est un talent qui leur est reconnu par toutes les nations. Tous les livres renferment tant de récits à ce sujet que nous nous dispensons d'en parler.

« Les maîtres ouvriers de ce pays ont l'habitude, quand ils ont fabriqué un objet remarquable, de le porter au seuil du palais impérial où ils le suspendent pour y être exposé pendant un an aux regards du public. Si cet objet échappe à toute critique, son auteur est comblé de faveurs; au contraire, s'il est l'objet d'une juste critique, il est déconsidéré à tout jamais. Dans le cas enfin où dans le seul but de nuire à l'artisan, quelqu'un se permettrait de faire une observation imméritée, il serait immédiatement mis à mort.

porter à Mangou Timour Qaân des verrieres fabriquées à Mep : il arriva à la cour de ce prince et les lui présenta. Celui-ci but dans un

de ces vases qui lui permit d'apprécier la couleur rouge du vin à travers la limpidité du verre. » *Messalik oul abgar*, p. 72.



« Telles sont les histoires que l'on raconte à leur sujet; mais voici, en revanche, ce que je tiens d'un témoin oculaire, le Sadr Bedr Eddin Hassan el Ach'argi le négociant. Un ouvrier confectionna très habilement avec des boyaux de bœuf une selle qu'il recouvrit de vernis. Il la présenta au Grand Qaân qui l'admira et ne douta pas qu'elle ne fut en bois comme toutes les autres. L'ouvrier ayant alors demandé si on savait quel était ce bois, on répondit négativement; il fit voir qu'elle était faite uniquement de boyaux de bœuf. On admira beaucoup la beauté et la finesse de son travail.

« Un autre ouvrier avait fabriqué une étoffe pour vêtements avec des feuilles de plantes et l'avait vendue à des marchands en leur disant que c'était du damas de soie du Khita. Ceux-ci ne se doutèrent de rien; quand il les vit bien convaincus de la sincérité de ses affirmations, il leur fit connaître la vérité et leur surprise fut complète.

« Bedr Eddin Hassan ajoute : J'ai vu chez eux, en fait de travaux de ce genre, des choses qui confondent l'esprit et dépassent l'imagination.

« Voici maintenant ce que je tiens du noble Seyyd Tadj Eddin Hassan ben el Khallal, originaire de Samarcand. C'est un homme digne de créance; il a voyagé dans bien des pays et a pénétré dans la Chine qu'il a parcourue en tous sens.

« La ville de Khan Baligh est la capitale de ce royaume. Elle se divise en ville ancienne et en ville nouvelle. Celle-ci a été construite par Daïdou, un de leurs souverains, et elle porte son nom<sup>(1)</sup>. Au milieu d'elle se trouve la résidence du Grand Qaân. C'est un immense palais appelé Gueuk Thaq, ce qui signifie, en mogol, le château vert; en effet Thaq veut dire *château* et Gueuk, *vert*, contrairement au mot turk qui a le sens de bleu clair.

« Les émirs sont logés autour du Qaân en dehors du palais.

« Voici maintenant l'organisation de ce gouvernement : Auprès du Qaân se trouvent deux émirs qui sont ses ministres. Tous ceux qui remplissent ces

<sup>(1)</sup> La ville de Khan Baligh, dit Bachid Eddin, appelée en chinois Tchoung dou, ancienne capitale des souverains de ce pays, était leur résidence d'hiver. Elle avait été ruinée par Djenguiz Khan; Qoubilay Qaân avait résolu de la rebâtir; mais il préféra pour perpétuer sa gloire fonder une nouvelle ville près de l'ancienne et il lui donna le nom de Daïdou; ces deux villes sont contiguës. Le mur de cette ville est flanqué de sept tours et il

y a entre chacune d'elles la distance d'un fersakh. . . Qoubilay Qaân fit bâtir pour lui, au centre de la ville, un vaste palais auquel il donna le nom de Qarchy.

Vassaf décrit ce palais dont les salles étaient dallées avec des pierres de jade. (Vassaf, éd. de Bombay, 1269-1852, p. 23-24.)

Ibn Batouta visita le palais du Qaân pendant son séjour à Khan Baligh. On trouvera plus loin le récit qu'il en fait.



fonctions sont appelés *Djing San* جنکسان (Tchéng Siang). Après eux viennent les deux *Bidjan* بجان (Pin Tchang), puis les deux *Zoudjin* زوجين (Tso Tchen), ensuite les deux *You djin* يوجين (Yeou Tchen) et enfin le *Landjoun* لتجون (Lang Tchang), chef des écrivains et secrétaire du souverain.

\* Le Qaân tient chaque jour séance au milieu d'un vaste édifice appelé *chen* شن (Cheng) qui a, chez eux, beaucoup d'analogie avec notre Palais de justice.

\* Les émirs se tiennent debout autour de lui, rangés à droite et à gauche, suivant les règles de la préséance. Après eux vient le chef des écrivains ou Landjoun dont nous venons de parler. Quand un plaignant ou un requérant se présente, il remet sa supplique à ce dernier fonctionnaire qui en prend connaissance et la passe à l'un des deux émirs du grade le moins élevé qui en donne connaissance à son collègue. Ils les remettent ensuite à leurs supérieurs immédiats, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle parvienne entre les mains du Grand Qaân qui donne alors sa décision, toujours basée sur la justice la plus stricte et l'équité la plus grande.

\* Ce Grand Qaân est un puissant souverain et ses troupes sont nombreuses. Je sais, ajoute Tadj eddin, qu'il y a 12,000 fauconniers montés et 20 tomans de troupes mogoles, ce qui représente 80,000 cavaliers.

\* Quant aux troupes du Khita, elles sont innombrables.

\* La Chine contient mille villes dont j'ai visité un grand nombre.

\* La route de Samarqand à Khan Baligh se décompose de la manière suivante :

\* De Samarqand à Yenguy Kent on compte vingt journées de marche. Yenguy Kent se compose de quatre villes qui sont séparées l'une de l'autre par une distance d'une parasange. Chacune d'elles a un nom particulier. L'une se nomme Yenguy Kent, la seconde Yenguy baligh, la troisième Goundjouk et la quatrième Talan. De Yenguy Kent à Almâliq, on compte vingt journées de marche, d'Almâliq à Qara-Khodja, et de là à Qantchéou qui est la première ville du Khita, quarante journées et autant de Qantchéou à Khan Baligh. De cette dernière ville à El Khinsa, il y a deux routes, l'une par terre et l'autre par mer, qui exigent toutes deux quarante journées de marche ou de navigation.

\* El Khinsa mesure en longueur une journée de marche et en largeur une demi-journée. Il y a, au milieu de la ville, un marché qui en occupe toute l'étendue d'une extrémité à l'autre. Les rues et les marchés sont dallés. Les maisons, construites en pièces de bois reliées par des clous, comptent cinq étages superposés. Les habitants boivent de l'eau de puits. Ils sont très mal-propres. Leur nourriture se compose de viande de buffle, de canards et de poules, de riz, de bananes, de cannes à sucre, de citrons et de quelques gre-



nades. La température ressemble à celle du Caire et le climat y est le même. Les prix y sont modérés. On y importe des moutons et du blé, mais en petite quantité. Les chevaux y sont rares et on n'en trouve que chez les habitants notables. On n'y voit point de chameaux et quand, par hasard, il en vient un dans le pays, il est considéré comme un animal étrange<sup>(1)</sup>.

« Ce même Chérif dit encore : Khan Baligh est une ville agréable, les vivres y sont abondants et à bas prix. L'eau gèle en hiver et fond en été; elle est généralement fraîche. Un fleuve traverse la ville de Daïdou. On trouve à Khan Baligh plusieurs espèces de fruits. Le raisin y est rare. Il n'y existe ni oranges, ni citrons, ni olives. On y fait du sucre candi [avec les cannes] que l'on importe de Médinet-Zeytoun. Les céréales et les animaux, chameaux, chevaux, bœufs et moutons s'y rencontrent en quantités innombrables.

« De Khan Baligh à Médinet-Zeytoun on compte un mois de marche environ.

« Médinet-Zeytoun est un port sur la mer environnante et le dernier point du monde habité.

« Qaraqorum est une ville importante dans laquelle se trouve la plus grande partie des troupes du Grand Qaân. On y fabrique de très belles et délicates étoffes. Les artisans y sont fort adroits. C'est de cette ville que l'empereur fait venir presque tout ce dont il a besoin, parce que c'est un centre industriel renommé pour l'habileté des ouvriers et la beauté des produits<sup>(2)</sup>.

« La Chine, ajoute le Chérif, est très peuplée et les villages s'y succèdent sans interruption.

« La monnaie des Chinois est faite de billets fabriqués avec l'écorce du mûrier. Il y en a de grands et de petits. Quelques-uns ont la valeur de 1 dirhem, d'autres de 2, d'autres de 5; d'autres enfin valent 30, 40, 50 et même 100 dirhems. On les fabrique avec des filaments tendres du mûrier et, après y avoir apposé un sceau au nom de l'empereur, on les met en circulation. Lors-

<sup>(1)</sup> M. Ét. Quatremère a donné, dans une note de la préface à l'*Histoire des Mongols*, les notices consacrées à Kliûnsa par Vassaf, par Hamd Allah Mustaufy dans son *Nonzhet oul Qowloub* et par Chihab Eddin, p. 87-89.

<sup>(2)</sup> « Pour ce qui est de la cité de Caracorum votre Majesté saura qu'excepté le palais du Cham, elle n'est pas si bonne que la ville de S. Denis en France, dont le monastère vaut dix fois mieux que tout le palais mesme de Mangu. Il y a deux grandes rues, l'une dite des Sarrazins où se tiennent les marchez et la

foire et plusieurs marchands y vont trafiquer à cause de la Court qui y est souvent et du grand nombre d'ambassadeurs qui y arrivent de toutes parts. L'autre rue s'appelle des Cathayens où se tiennent tous les artisans. »

*Voyage de Rubruquis en Tartarie*, publié par Pierre Bergeron dans la *Relation des voyages en Tartarie*. Paris, 1634, p. 207. Guillaume de Rubruck rencontra à Qaraqorum un orfèvre, Guillaume de Paris, qui avait fait pour le Qaân une pièce d'argenterie dont il donne une longue description.



qu'ils sont usés après avoir longtemps servi, on les porte au Trésor, qui fait subir au détenteur une perte légère et les échange contre de nouveaux.

« Une des observations les plus curieuses faites par moi, continue Samarqandy, dans l'empire du Grand Qaân, qui est pourtant un païen, est celle-ci : les Musulmans qui y résident en nombre considérable sont traités avec honneur et considération. Quand un idolâtre tue un Musulman, non seulement le meurtrier, mais tous les siens subissent le dernier supplice et tous leurs biens sont confisqués. Si, au contraire, c'est un Musulman qui fait périr un idolâtre, il n'est pas mis à mort, mais seulement astreint à payer le prix du sang de la victime ; il consiste chez eux en un âne.

« J'interrogeai le Chérif sur le caractère de gravité et l'adresse des Chinois. Il me répondit qu'ils dépassaient encore tout ce qu'on en pouvait dire. Nous nous trouvions plusieurs personnes en présence de notre seigneur le Cheikh qui, seul de ses contemporains, a recueilli l'héritage de la science et des décisions juridiques, Chihab Eddin Abouth Thena Mahmoud el Isfahany, lorsque Samarqandy, prenant la parole, nous dit : Je vais vous raconter ce qui m'est advenu :

J'avais une dent molaire qui me faisait extrêmement souffrir. Un individu que je fréquentais en Chine m'ayant rencontré pendant que j'éprouvais des élancements violents me demanda ce que j'avais. Je me plaignis de ma dent; cette personne fit aussitôt venir un homme de petite taille, bûcheron de son état, et elle lui dit : Examine donc un peu ce pauvre homme; celui-ci examina ma bouche et après avoir tâté un moment mes dents avec ses doigts, il arracha celle qui était malade et la moitié d'une autre, sans que j'eusse ressenti la moindre douleur. Il tira ensuite d'un sac dont il était porteur des dents entières, des moitiés, des tiers et des quarts de dents qu'il tenait toujours prêtes pour remplacer celles qu'il arrachait; il m'en essaya successivement quelques-unes et finit par remplacer celles qu'il m'avait enlevées. Il procéda ensuite à quelques instillations qu'il fit suivre d'une friction avec un onguent qui provoqua une cicatrisation immédiate. Il me recommanda enfin de ne pas boire d'eau de toute la journée. Je me conformai à ses indications, bien qu'il me semblât que je n'eusse rien fait arracher<sup>(1)</sup>.

« Samarqandy nous montra alors ses dents et nous pûmes constater qu'elles étaient en parfait état avec cette restriction pourtant que l'on reconnaissait que la nouvelle dent n'était pas de la même espèce que les autres et que la moitié de la dent réparée ne ressemblait pas à la première moitié.

« L'éminent Nizam Eddin Aboul Fadhail Yahia ben el Hakim m'a raconté que les Chinois sont doués d'un esprit très pondéré et ont une remarquable

<sup>(1)</sup> Maçoudy nous apprend ce fait curieux que le Khalife Osman se faisait aurifier les dents. *مجرد الاستبان بالذهب Kitab el tenbih wal ichraf*, éd. de Gøze. Leyde, 1894, p. 292.



adresse de main. Ils ont l'habitude de dire que les Francs sont borgnes et les autres hommes aveugles. Ils veulent ainsi exprimer que ce qui sort des mains des Francs semble être l'œuvre d'un borgne, tandis que le produit du travail des autres hommes paraît façonné par des aveugles ne voyant pas ce qu'ils font.

• Il m'a cité également des faits qui indiquent l'existence, chez ce peuple, d'une intelligence remarquable, d'une excellente organisation et d'une grande bonne humeur dans les affaires. Il m'a parlé entre autres choses de cuisines existant en Chine et dans lesquelles les clients de qualité trouvent les mets les plus recherchés et les boissons les plus exquis, dignes d'être servis sur la table des rois.

• Si un de ces clients désire traiter une personne de considération, il envoie prévenir le propriétaire de ces cuisines que tel jour, à telle heure, il se propose d'offrir un dîner composé de telle et telle façon. Au jour et à l'heure indiqués, on lui apporte tout ce qu'il a commandé et si, par hasard, il ne dispose pas d'un local convenable, le maître cuisinier lui en prépare un pourvu de tentures, de sièges, de vaisselle et même des serviteurs indispensables, dans les limites du prix qui lui a été fixé par l'amphytrion. Le restaurateur ajoute son bénéfice au montant des diverses choses fournies par lui et il établit ainsi un compte déterminé par des règles fixes; ce compte n'impose qu'une dépense relativement modérée à celui qui a fait la commande.

• Le noble Chérif Aboul Hassan Aly el Kerbelay, le négociant, que Dieu l'ait en sa miséricorde, a vu le Qaân ainsi que les rois de beaucoup d'autres pays, et il a pu ainsi se rendre compte de l'étendue du pouvoir de ce souverain, de la soumission de ses sujets et de la sécurité dont ils jouissent.

• Il m'a dit que le Qaân avait quatre ministres qui exerçaient le pouvoir dans tout l'empire, sans presque jamais consulter leur maître. Celui-ci ne sort qu'en litière et ne paraît en public qu'une fois par an, à l'anniversaire de sa naissance, par exemple. Ce jour, qui est considéré comme férié, il monte à cheval et se rend dans une plaine où il offre un copieux banquet à son peuple.

• Le Sadr Bedr Eddin Abd el Wahhab ben el Haddad el Baghdady, le négociant, m'a raconté qu'il était allé jusqu'à El-Khinsa. Il m'a décrit la grandeur des édifices de cette ville et son importance considérable. La vie y est pourtant très facile et les bénéfices y sont considérables. On y trouve également, à bon compte, ainsi que dans tout le pays, de beaux esclaves. Les habitants se font un point d'honneur d'avoir de nombreuses concubines, et il n'est pas rare de voir des marchands et de simples particuliers en entretenir quarante et quelquefois davantage. •



Chihab Eddin el Omary nous a conservé, comme on vient de le voir, les détails qui lui ont été fournis sur la Chine du Nord par des voyageurs originaires de la Perse et de l'Asie centrale; le célèbre voyageur maghrebin Ibn Batouta visitait, quelques années plus tard, les provinces méridionales de la Chine<sup>(1)</sup>. Sa relation ne nous offre que peu de faits dignes de fixer l'attention. Il nous apprend cependant, que la porcelaine se fabriquait principalement dans les villes de Zeïtoun et de Sin Qalan (Canton), qu'on l'exportait dans les Indes et même au Maghreb, où son prix était inférieur à celui de la poterie; il est surtout frappé par les égards et les marques de considération à lui prodigués par ses coreligionnaires et il note avec soin les noms et qualités des personnages qui vinrent lui faire visite à Zeïtoun; ce furent : le cadî Tadj Eddin el Ardebily, le cheikh Kemal Eddin d'Ispahan, un riche négociant de Tebriz, nommé Cherif Eddin, enfin un ascète, Bourhan Eddin Kazerouny qui vivait retiré dans un ermitage aux environs de la ville.

Ibn Batouta fait remarquer que, dans toutes les villes de la Chine, il se trouve toujours un cheikh oul islam et un cadî chargés de juger en dernier ressort toutes les contestations qui s'élèvent entre les Musulmans. Le juge qui lui donna l'hospitalité à Sin Qalan était le jurisconsulte Aouhad Eddin, originaire de la ville de Sindjar. Pendant son séjour à Ken djan fou (Si gnan fou), Ibn Batouta y fit la rencontre d'un de ses compatriotes, le légiste Qiwam Eddin Essebty (natif de Ceuta) et celle d'El Bochry, qui avait accompagné en Chine son oncle Aboul Qacim de Murcie.

Pendant son séjour dans l'Empire du Milieu, il se borna à fréquenter ses coreligionnaires. « Sa vue, nous dit-il, était constamment choquée par le spectacle de choses que ses principes lui faisaient considérer comme blâmables et il ne se déterminait à sortir qu'à la dernière extrémité ». Parti de Ken djan fou, Ibn Batouta gagna la ville de Khinsa où il fut reçu en grande pompe par le cheikh oul islam, le cadî Afkhar Eddin et les descendants d'Osman, fils d'Affan l'Égyptien.

La ville de Khinsa était gouvernée par l'émir Mogol Qir Thay et la colonie musulmane y était fort nombreuse : le quartier spécial qui lui était affecté était peuplé, ce me semble, par des artisans persans envoyés de l'Iraq, du Khorassan et de la Transoxiane, par Djenguiz Khan et ses descendants et qui n'avaient point encore été libérés de l'esclavage. Ibn Batouta les désigne sous

<sup>(1)</sup> Le texte et la traduction des voyages d'Ibn Batouta ont été publiés par M. Ch. Defrémery et le Dr Sanguinetti, Paris, 1853-1859, 5 volumes.



les noms persans de Kechtiouanan کشتیبانان (pilotes) et Douroudgueran درودگوران (menuisiers). Les archers ou gens de trait étaient appelés Sipahiéh سپاهیة et les gens de pied, Piadéh پیاده (piétons). Il faut aussi noter ce fait singulier que, dans tous les banquets offerts à Ibn Batouta par le fils de l'émir Qir Thay, les chansons que l'on entendait étaient des chansons chinoises, arabes et persanes; les convives paraissaient prendre le plus grand plaisir à écouter celles-ci et le texte de l'une d'elles est même donné par Ibn Batouta.

L'émir Qir Thay avait reçu du Qaân l'ordre de faire conduire notre voyageur à Khan Baligh : le voyage depuis Khinsa jusqu'à Khan Baligh ne lui offrit aucune particularité digne d'être signalée.

A son arrivée à Khan Baligh, il reçut l'hospitalité du Cheikh Bourhan Eddin Essaghardjy, auquel le Qaân avait accordé, avec le titre de Sadri Djihan (le juge suprême du monde), l'autorité absolue sur tous les Musulmans de ses États. Ibn Batouta ne vit point le Qaân; ce prince avait quitté sa capitale pour marcher contre son cousin Firouz qui s'était révolté à Qaraqoroum. Il put visiter le palais et nous apprenons, par la description qu'il en donne, que les emplois des fonctionnaires étaient désignés par des mots persans. Le gouverneur est désigné par le mot Koutoual کتوال; les huissiers étaient appelés Perdehdariéh پردهداریه, les archers, Sipahiéh سپاهیة, les gens armés de lances, Nizéhdariéh نيزهداریه et les porte-glaives Tighdariéh تیغداریه. Les troubles qui suivirent la mort du Qaân déterminèrent Ibn Batouta à regagner les provinces méridionales de la Chine et il s'embarqua à Zeitoun pour retourner une dernière fois dans l'Inde.

Les noms et les faits cités soit par les historiens chinois, soit par Vassaf, par Chihab Eddin el Omary et par Ibn Batouta, suffisent à prouver l'importance acquise par les Musulmans dans l'Empire du Milieu pendant la durée de la domination des Mogols. Chaque titre honorifique chinois avait son équivalent en arabe et en persan. Le premier ministre était qualifié de Seyyd Edjell سيد اجل « le Seigneur le plus glorieux », le général en chef celui de Nouyyn Azhem نويين اعظم « le général le plus grand ». Les princes de la maison impériale portaient, outre leur nom mogol, des titres d'honneur chinois et arabes. Je puis en citer un nouvel exemple, car je possède, grâce à l'obligeance de M. Devéria qui en a fait pour moi l'acquisition à Pékin, un calendrier composé, au mois de Rebi ould Akhir 768 (1366), par un astronome originaire de Samarqand et qui était probablement de l'école de Nassir Eddin Thoussy. Cet ouvrage, conservé dans une bibliothèque chinoise où il était catalogué sous le n° 59, a été composé à la demande d'un prince descendant



de Djenguiz Khan. J'en ai fait reproduire les premières pages dont je donne ici la traduction :

Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux.

Louanges à Allah qui a créé le soleil pour illuminer le jour et la lune pour éclairer la nuit. Il a lancé ces astres dans l'espace alors que l'homme n'avait point paru. Il a divisé le cours de la lune en degrés afin de faire connaître le nombre des années et le comput des dates, et, dans sa sagesse et son équité, il a fait parcourir ces degrés à cet astre en moins d'un mois. C'est par l'esprit pur que Dieu a procédé à la création, car il en est inséparable. Dieu a établi les voûtes célestes, il leur a imprimé le mouvement de rotation et en a rendu le cours manifeste à tous les yeux. Il leur a donné pour ornement les planètes et les étoiles fixes. Il a voulu qu'elles fussent le principe de tous les biens, la source de l'abondance, la demeure des âmes pures, le point vers lequel s'élèvent les vœux et les invocations du genre humain. Que les prières soient sur les prophètes choisis par Dieu, sur l'envoyé qu'il a élu, sur Mohammed qu'il a, pendant la nuit, élevé au sommet de l'empyrée et qu'il a rapproché de lui à la distance de deux portées d'arc! Que les bénédictions soient répandues sur tous les siens qui sont les astres indiquant la bonne voie et ceux qui foudroient les pervers! Que ses amis participent à ces bénédictions, eux qui sont les clefs des temples des hauts lieux et les flambeaux qui dissipent l'obscurité. Ce sont eux qui, d'un œil attentif, ont observé l'univers dans ses changements, ont fait de la création du ciel et de la terre l'objet de leurs études et de leurs méditations et ont conclu par l'existence d'un créateur sachant tout, tout sage et tout-puissant.

Voici les paroles du serviteur faible et pauvre qui a mis tout son espoir en la bonté du Dieu qui est, par excellence, riche, compatissant et omniscient, Abou Mohammed Atha, fils de Mohammed, fils de Khadjeh Ghazy, originaire de Samarcande, domicilié à Sen djeou fou. Que Dieu daigne lui accorder son pardon à lui et à ses parents et les combler de toutes ses grâces! Dieu m'ayant, dans son omniscience et sa bonté, accordé l'honneur de connaître la noble science de l'astronomie, j'avais pris la résolution de composer un traité à l'usage de ceux de mes amis auxquels je désirais dévoiler une partie de ce que j'avais appris.

J'ai désiré maintes fois réaliser ce projet; mais ma paresse me l'a toujours fait abandonner, car la composition d'un ouvrage est une entreprise considérable exigeant de la suite et de la persévérance.

J'ai, bien à tort, laissé s'écouler les années; en dépit des ennuis et des obstacles éprouvés par moi, j'ai persisté dans ma résolution, et malgré les mois et les années que je lui ai consacrés, mon travail n'est point exempt de défauts. A la suite de tous les voyages que j'ai faits, ma vue s'est affaiblie, mon esprit a éprouvé de la fatigue; j'ai depuis longtemps dépassé la cinquantaine et j'ai atteint l'âge de 76 ans. J'ai observé les éclipses du soleil et celles de la lune, j'ai étudié les étoiles visibles et celles qui présagent des catastrophes épouvantables jusqu'au jour où j'ai vu venir vers moi le très noble et très juste prince qui désirait ardemment être initié à cette science de l'astronomie et en comprendre les règles. Il se rendait de la ville de Djeou djeou, au canton connu sous le nom de Pon ti Khan fou. Il porte le titre de Djing Sy Fou Sang Ouang et le nom de Tiba et est le fils



du roi le plus glorieux ayant le titre de Liang Ouang et le nom de Douqobal, fils du roi le plus favorisé par la victoire et le plus illustre, ayant le titre de Djing Sy Fou Sang Ouang et le nom de Hachian, fils du roi le plus élevé, revêtu du titre de Sy Ping Ouang et nommé Timour bogha, fils du roi le plus sublime ayant le titre de Sy Ping Ouang et le nom de Oghourqtchy, fils du roi illustre, du Qaân glorieux, maître de tous les peuples, le plus équitable des souverains parmi les Arabes et les Persans, Setchan Qaân, fils du roi Touly, fils du roi des rois le plus élevé en dignité et en pouvoir, le Sultan dominateur Djenguiz Khan. Que Dieu affermis les piliers de son pouvoir et en consolide les fondements! Il m'a fait l'honneur de m'entretenir et a daigné m'accorder sa bienveillance. J'ai obéi à ses demandes pressantes et j'ai accepté de composer un ouvrage pour que mon souvenir soit conservé par lui pendant ma vie et après ma mort. J'ai donc mené à fin cette œuvre avec l'aide du maître qui me protège.

Je n'aborderai point maintenant le sujet des relations de l'émir Timour Gourekân, parvenu au faite de sa puissance, avec les empereurs de la dynastie des Ming; les prétentions des empereurs à faire reconnaître leur suzeraineté par l'émir, et à en recevoir un tribut, avaient déterminé celui-ci, à la fin de sa carrière, à marcher contre l'Empire du Milieu, et à renouveler les exploits de ses ancêtres. La mort le surprit à Otrar en 807 (1405). Quinze ans plus tard, en 822 (1419), ses fils et petits-fils Mirza, Châhroukh, Mirza Baysongor, Oulough bek, Mirza Siourghatmich et le seigneur de Badakhchan résolurent d'envoyer à Pékin une ambassade collective, dont les membres furent accompagnés par plusieurs indigènes du Khita qui retournaient dans leur patrie.

Un peintre attaché à cette mission recut l'ordre de tenir un journal exact de tout ce qu'il observerait, et sa relation forme un des chapitres les plus intéressants de l'ouvrage intitulé : *Le lever des deux astres heureux et le confluent des deux mers*, مطلع السعديين وتجمع البحرين, ouvrage qui retrace les événements des règnes de Châhroukh et d'Abou Saïd, et qui est dû à la plume de Kemal Eddin Abderrezzaq Samarqandy. Cette relation du peintre Ghias Eddin renferme sur le voyage et le séjour de l'ambassade à Pékin, des détails curieux, et je crois devoir insérer ici un résumé très succinct de l'excellente traduction qu'en a donnée M. Ét. Quatremère.

L'ambassade quitta Samarqand le 10 du mois de Safer (mars) 822 et arriva à Qamil le 21 du mois de Redjeb (juillet-août). Elle rencontra, dans le désert qu'elle dut traverser en sortant de cette ville, des chameaux sauvages et des Qouthias (yaks) et elle atteignit la ville de Souktchéou, vaste cité défendue par une forteresse carrée, puis celle de Kamtchéou. Les ambassadeurs franchirent le Qaramouran, traversèrent Satinfou et le huitième jour du mois de Zilhidjeh (16 janvier), ils arrivèrent à Pékin. Ghias Eddin donne des détails qui méritent d'être notés sur l'audience que l'empereur accorda aux envoyés des princes de la lignée de Timour; l'empereur prit place sur un trône d'or auquel on accé-



daît après avoir gravi cinq marches en argent; il était de taille moyenne, son visage n'était ni grand, ni petit, ni imberbe, mais deux ou trois cents poils de sa barbe étaient d'une telle longueur qu'ils formaient trois ou quatre anneaux sur sa poitrine. A ses côtés, se tenaient deux jeunes filles avec une feuille de papier et un pinceau pour noter les paroles qui sortiraient de sa bouche. Un émir ou mandarin s'étant agenouillé devant le trône, exposa que des ambassadeurs envoyés par Châhroukh et ses fils étaient arrivés d'une contrée lointaine pour offrir à Sa Majesté des présents et frapper devant elle la terre de leur front.

Le cadî Hadji Youssouf, un des officiers attachés à la personne de l'empereur et chef de l'un des douze conseils impériaux, s'avança alors accompagné par plusieurs Musulmans ayant la connaissance de différentes langues. Il enjoignit aux ambassadeurs de se prosterner et de frapper trois fois la terre de leur front. Ceux-ci firent une profonde inclination, sans cependant laisser leur tête toucher le sol, puis ils présentèrent en les élevant les lettres de Châhroukh, de Mirza Baysongor et des autres princes : chacune d'elles était enfermée dans une bourse de satin jaune, car il est de règle dans le Khita que tout ce qui est destiné à l'empereur soit enveloppé dans une étoffe de cette couleur.

Après les avoir reçues des mains du cadî Hadji Youssouf, l'empereur les remit à un eunuque et adressa quelques questions aux ambassadeurs. Le sujet qui parut l'intéresser le plus vivement fut de savoir si Qara Youssouf enverrait bientôt son tribut et s'il lui serait possible d'envoyer à ce prince un ambassadeur chargé de ramener de bons chevaux.

Ghias Eddin fait remarquer dans sa relation que l'empereur avait fait construire une mosquée à Khan Baligh et que les ambassadeurs des descendants de Timour, suivis d'un nombreux cortège de Musulmans, s'y rendirent pour faire les prières canoniques de la fête des sacrifices.

La mission musulmane fit à Pékin un séjour de cinq mois, pendant lesquels ses membres assistèrent à de nombreux banquets et furent comblés de cadeaux et de marques de considération. Cependant un incident vint, tout à coup, changer les bonnes dispositions de l'empereur.

Châhroukh lui avait fait offrir un cheval ayant appartenu à l'émir Timour; pendant une partie de chasse cet animal que montait l'empereur s'abattit et le fit rouler à terre. Vivement irrité de cet accident, il donna l'ordre d'arrêter les ambassadeurs, de les charger de chaînes et de les reléguer dans les provinces orientales de la Chine. L'intervention des mandarins et les supplications du cadî Hadji Youssouf parvinrent à calmer l'empereur dont la santé fut bientôt gravement altérée par l'impression que lui causèrent la mort d'une de ses favorites et l'incendie d'un de ses palais. Cette catastrophe avait été prédite par les astrologues. Les rênes du gouvernement furent alors confiées à son fils qui accorda leur congé aux ambassadeurs de Châhroukh et d'Oulough bek. Ils quittèrent Khan Baligh le 15 du mois de djoumazi oul ewwel de l'année 824 (19 mai 1421) et le 15 du mois de Ramazan (4 septembre) de l'année suivante, ils arrivèrent à Hérat où ils rendirent compte à Mirza Châhroukh du succès de leur mission.

La relation écrite par Ghias Eddin abonde en détails intéressants sur le voyage des ambassadeurs, sur les coutumes, les mœurs des Chinois, et sur



l'organisation de la Cour impériale; nous ne saurions avoir une trop grande obligation à M. Quatremère pour avoir publié un document aussi curieux.

C'est au milieu du xv<sup>e</sup> siècle et dans les premières années du xv<sup>e</sup>, que furent fondus les bronzes ornés de la profession de foi musulmane ou de traditions des prophètes, et fabriqués ces vases, bols et plats de porcelaine, portant avec le nom de celui qui les avait commandés, des versets du Qoran et des adages arabes ou persans<sup>(1)</sup>.

J'attribue aussi à la même époque les requêtes rédigées en langue persane qui font partie d'un volume conservé à la Bibliothèque nationale, inscrit sous le titre de : *Écritures des peuples tributaires de la Chine*, et catalogué sous le n<sup>o</sup> 986 du fonds chinois. Le P. Amyot a donné, dans le tome XIV des *Mémoires concernant l'histoire, les sciences, les arts, etc. des Chinois*, une traduction de ces suppliques, faite sur le texte chinois. Les copies de ces pièces rédigées d'après une formule unique, fourmillent de fautes, et accusent la plus complète ignorance de la langue persane; je crois devoir cependant donner une analyse très sommaire de certaines d'entre elles, et faire remarquer que tous les personnages nommés, et auxquels le titre turc de Khan est invariablement accordé, ne me paraissent pas avoir été des envoyés revêtus d'un caractère diplomatique. Ils me semblent être plutôt des négociants porteurs de lettres de recommandation destinées à faciliter leur entrée en Chine et à recevoir des marchandises dont la nature est soigneusement spécifiée.

Voici le résumé de quelques-unes de ces requêtes dont j'ai fait reproduire le texte; le lecteur les trouvera à la suite de cette notice :

Ahmed Khan, envoyé de Thourfan, se prosterne neuf fois au seuil de la résidence impériale à l'exemple des anciens serviteurs. Il présente dix pièces d'étoffes de laine, vingt paires de lunettes et cinq chevaux mogols. *صون ده قطع عينك بيست نومعول اسب پنج سر*. Il se flatte de l'espoir de voir ce cadeau agréé par la Cour et il demande qu'on lui donne du drap d'or à fleurs, du satin, du thé et autres choses. *زر بفت کلدار نواز چايه وديگر چيز*.

Hassan, envoyé spécial de l'esclave Mohammed Khan du pays de Qamil, frappe neuf fois de son front le seuil doré; il offre deux cents men de pierre de jade et trois cents petits couteaux. *تقديم بستم سنك دو صد من خرد كارد سه صد دسته*. Il espère qu'ils seront acceptés et que l'on voudra bien lui donner du brocart, du satin, de la toile de lin, des remèdes chauds, du thé et autres objets. *زر بفت نواز كتان گرم دارو چايه وديگر چيز*.

<sup>(1)</sup> On lit sur le couvercle d'un encrier : « Ayez une belle écriture, car c'est une des clefs de la subsistance journalière. *عليكم بحسن الخط فانه من مفاتيح الرزق* » et sur les côtés : *علم دريست نيست* « La science est une perle d'un prix considérable; l'igno-

rance est une maladie qui n'a point de remède » et sur une jardinière en porcelaine on lit : *المؤمن كالنخلة* « Le croyant est comme le myrte (qui ne se flétrit pas) et *الفاقد كالورد* l'hypocrite est comme la rose (qui n'a que peu de durée). »



Haliz Khan, venu de Samarquand, se prosterne neuf fois sur le seuil doré; il offre un cheval arabe, un cheval mogol, des diamants et d'autres objets اسب تازی اسب معول الماس و دیگر چیز. Il compte recevoir du brocart à fleurs, du papier à semis d'or کاغذ زر, de la mousseline شاش et d'autres objets.

Dervich Khan de Boukhara présente deux chevaux arghoumaq et deux chevaux arabes. Il sollicite le don de satin, de tharqou<sup>(1)</sup> طرفو et de thé.

Cheref Eddin Khan, envoyé de Thourfan, offre deux chevaux arabes, un dji ou file de chameaux. Il se berce de l'espoir qu'on lui donnera du brocart, du satin, des bols et des plats de porcelaine de couleur bleue زرز بت تواری کاسه و طبق لاجوردی.

Haliz Khan, envoyé de Samarquand, présente six chevaux arabes et cent petits couteaux. Il espère qu'on voudra bien lui donner du brocart, du satin et du thé.

Tadj Eddin Khan, venu du pays de la Kaabah, offre cent cinquante men de jade et deux chevaux arabes سنک بیستم یک صد و پنجاه من اسب تازی دو سر. Il espère recevoir des pièces de tharqou, du thé, ainsi que des bols et des plats en porcelaine bleue کاسه و طبق لاجوردی طرفو جا به<sup>(2)</sup>.

La teneur de ces différentes requêtes confirme le récit du derviche Aly Ekber surnommé Khitay, qui visita la Chine dans les dernières années du xv<sup>e</sup> siècle. J'ai donné dans un autre recueil la traduction du chapitre consacré par lui aux étrangers qui se rendent dans l'Empire du Milieu; ils amènent, dit-il, des chevaux, et apportent des étoffes de laine, du drap, c'est-à-dire de l'écarlate de Venise, du jade et du corail. . .

Les Chinois reçoivent aussi volontiers des chevaux de charge qu'ils donnent aux soldats chargés de la garde des frontières. Les chevaux de prix sont, avec leurs maîtres, conduits à Khan Baligh.

La situation des Musulmans en Chine avait attiré l'attention d'Aly Ekber, et il leur a consacré quelques passages de son Khitay Namèh.

« Des idolâtres, dit-il, des adorateurs du Veau, des chrétiens et des juifs ont jadis pénétré en Chine et s'y sont établis. Les lois de cet empire permettent à tous ceux qui se présentent venant des différents pays, de s'y fixer après en avoir fait la déclaration. Si ceux qui arrivent ne souscrivent pas tout d'abord à cette condition, et s'ils disent être des marchands ou des ambassadeurs, on ne leur permet pas de résider dans le pays. Le nombre des Musulmans qui, ayant consenti à être les sujets de l'Empereur, ont fixé leur résidence dans ses états, est fort considérable. Il y a, assure-t-on, dans la ville de Ken djan

<sup>(1)</sup> Le tharqou est une étoffe faite avec le poil de chameaux blancs et dont la pièce valait jusqu'à 50 dinars.

<sup>(2)</sup> Je donne en outre, après la requête de

Haliz Khan de Samarquand, le fac-similé d'une supplique présentée par Khadjeh Hemdouma Khan (Abdoullah) de Damas, dont le sens me paraît bien peu clair.



fou, trente mille familles musulmanes, et l'empereur a fait construire quatre mosquées à Khan Baligh.

« Les Chinois n'ont de sentiments hostiles contre qui que ce soit, sous prétexte de religion; ils ne manifestent à ce sujet aucune inimitié, surtout aux Musulmans, et c'est pour leur croyance qu'ils manifestent le plus de goût et de penchant.

« On rapporte que les hauts fonctionnaires présentèrent à l'empereur une requête, pour lui exposer que des milliers de familles musulmanes vivaient au milieu de la population, et y étaient comme l'ivraie au milieu du blé. Ne serait-il pas possible, disaient-ils, de nous en débarrasser. Il faut remarquer, en outre, ajoutaient-ils, que les Musulmans ne versent aucune somme au trésor. L'empereur fit une réponse en trois points : Mes ancêtres, dit-il, n'ont point agi dans ce sens, comment pourrions-nous ne pas nous conformer à leur conduite? Mon autorité a le droit de s'exercer sur leurs actes publics, mais comment m'est-il possible de m'occuper de leurs sentiments intimes? Plaise au Ciel, dit-il en terminant, que nous puissions jouir du même bonheur qu'eux, et pratiquer l'Islamisme! Certaines actions du Khaqan font supposer qu'il a adopté secrètement les doctrines de l'Islamisme, mais qu'il n'ose en faire publiquement profession. »

Les bornes assignées à ce Mémoire ne m'ont pas permis de lui donner toute l'étendue que j'aurais désiré et de faire connaître le texte et la traduction de certains passages d'ouvrages encore inédits. J'ose espérer qu'il me sera accordé de les publier un jour.

J'ai voulu rappeler dans cette notice les travaux des professeurs qui nous ont précédés et ceux des savants qui, après avoir profité de leurs leçons à l'École des Langues orientales vivantes, ont acquis, par leurs publications sur l'histoire et la littérature des peuples de l'Orient, une notoriété bien méritée.





# CENTENAIRE

DE L'ÉCOLE

DES

## LANGUES ORIENTALES VIVANTES

1795-1895

RECUEIL DE MÉMOIRES

PUBLIÉ

PAR LES PROFESSEURS DE L'ÉCOLE



THE LIBRARY  
OF CONGRESSES

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC XCV